Master Negative Storage Number

OCI00068.15

Instructions pour les soeurs hospitalières

Paris

1826

Reel: 68 Title: 15

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00068.15

Control Number: AAT-7329
OCLC Number : 07014887
Call Number : W 381.54R F889 no. 9
Title : Instructions pour les soeurs hospitalières.
Imprint : Paris : Impr. de Lebègue, 1826.
Format : 69 p. ; 14 cm.
Note : A chapbook.
Subject : Martha, Saint Legends.
Subject : Hospitalers France History 19th century Handbooks, manuals, etc.
Subject : Nuns France History 19th century Handbooks, manuals, etc.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/15/94
Camera Operator: AR

DAMAGED PAGE(S)

PENSÉES DE NICOLE.

Stéréotype.

PENSÉES DE NICOLE.

Stéréotype.

INSTRUCTIONS

POUR LES SŒURS

HOSPITALIÈRES.

INSTRUCTIONS

POUR LES SŒURS

HOSPITALIÈRES.

PARIS.

IMPRIMERIE DE LEBÈGUE,

RUE DES NOYERS, N° 8.

1826.

W 381.54R-F889 No.9

PRÉFACE.

L'OBJET capital, l'abrégé et comme l'analyse de toute la Religion, c'est d'imiter ce que l'on honore; c'est aussi le but particulier que l'Église se propose dans le culte qu'elle prescrit à l'égard des Saints, lorsqu'elle ordonne à ses enfans de les honorer et de les louer; elle les leur montre en même temps comme autant de guides qui leur ont appris, par leur exemple, le terme où ils doivent tendre, et la route par laquelle ils y

peuvent parvenir. Ce serait donc peu d'avoir administré aux Sœurs Hospitalières l'ordre et la forme des prières qu'elles doivent réciter en l'honneur de Ste Marthe, leur illustre patronne, si en même temps on ne leur traçait un léger crayon des devoirs dont cette Sainte leur a donné le modèle ; et c'est à quoi l'on destine cette espèce de préface,

Appelées qu'elles sont au service d'une des portions les plus précieuses de l'Église, elles ont deux ordres de devoirs à remplir, deux sortes de ministères à exercer : ministère public

et commun à l'égard des pauvres confiés à leurs soins, ministère particulier et secret envers elles-mêmes. Qu'elles jettent les yeux sur ce que l'Esprit Saint a bien voulu nous apprendre de celle sous l'étendard de laquelle elles ont résolu de marcher, elles y apercevront bientôt l'ordre et la règle du double engagement qu'elles ont contracté; elles apprendront de Ste Marthe, l'idée qu'elles doivent se former de l'excellence de leur vocation, et comment elles doivent y répondre par une vie qui y soit exactement conforme; elles

apprendront d'elle l'obligation où elles sont d'avancer et de consommer l'ouvrage de leur propre sanctification, en travaillant au salut de leurs frères.

INSTRUCTIONS

POUR LES SŒURS

HOSPITALIÈRES.

CHAPITRE I.

Excellence de la vocation d'une Hospitalière.

Qu'était d'illustre Marthe? Qu'elle fut sa vocation, son emploi, son ministère? L'Evangile nous l'apprend en deux mots. Marthe, y lisons-nous, reçut Jésus-Christ dans sa maison; elle reçut non des Anges comme les Patriarches, non un Prophète

comme la Sunamite ; mais celui qui était le créateur des Anges, et le Dieu des Prophêtes.

Quelle grâce, quel privilége, quel honneur ! Marthe en comprit toute l'étendue. Éclairée qu'elle était des lumières d'une foi vive, elle sentit tout le prix de celui qu'elle possédait ; non contente de s'être dit mille fois à elle-même, dans le secret de son cœur aussi humble que reconnaissant : D'où me vient ce bonheur que mon Dieu vienne à moi, elle confesse de bouche ce qu'elle croyait de cœur. Lazare, son frère, meurt ; celui qui les aimait l'un et l'autre, le rappelle de la nuit du tombeau, et le remet au nombre des vivans. Ce fut dans ces circonstances que Marthe manifesta sa foi : Seigneur, dit-elle à Jésus-Christ, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans le monde. Par ce témoignage rendu à Jésus-Christ,

elle s'élève jusqu'au sein du Père Dieu vivant, principe d'un Dieu vivant ; et par ce même Fils, source de vie, elle redescend dans le monde, dans le sein de la Vierge, où s'est formé le Christ, par l'union de la chair au Fils de Dieu, pour être le principe de la vie des enfans de Dieu. Il ne faut plus demander ce que Marthe pensait de son auguste emploi, ce seul trait a décélé son cœur. Distinctions chimériques des enfans des hommes, liaisons honorables, connaissances brillantes, grâces, visites, faveurs des grands, vous ne fûtes à ses yeux que vanité, que mensonge ; elle vous méprisa comme une vapeur qui passe, comme une ombre qui fuit. Jésus-Christ lui tenait lieu de tout ; et comme l'épouse des cantiques, elle était toute à son bien-aimé, de même que son bien-aimé était tout à elle.

Quel plus beau modèle, quelle règle

plus parlante pour celles que ce discours regarde !

Comme Marthe, ce ne sont pas des Anges, ce ne sont point des Prophètes qu'elles reçoivent dans leurs maisons ; ce sont les pauvres de Jésus-Christ, ce sont ses membres les plus chers, que dis-je, c'est Jésus-Christ même ; il est à la vérité caché sous ces dehors sombres et humilians ; mais la foi perce aisément le voile, et quoiqu'elle ne touche que les mains d'Esaü, elle sait discerner la voix du vrai Jacob. Plus les symboles qui le couvrent paraissent méprisable au-dehors, et plus celui qui se plaît à s'en revêtir lui paraît digne de ses adorations et de ses hommages.

Les filles de Sainte-Marthe doivent donc, suivant la pensée d'un Père de l'Eglise, considérer les pauvres comme une espèce de Sacrement, qui, sous de viles et rebutantes apparences, cachent

un Dieu glorieux ; elles doivent, à l'imitation de leur illustre Mère, dire : Jésus-Christ est revêtu de la forme de ce pauvre qui s'est jeté entre leurs bras : je le crois, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu dans le monde : oui, c'est vous même, Seigneur, que j'ai l'honneur de servir en secourant ce malade abandonné, c'est vous qui m'appelez toutes les fois qu'il m'appelle ; et c'est à vous que je rends tous les services que son infirmité exige de moi. En vain vous cachez-vous sous les dehors les moins ressemblans, je ne m'y méprends pas, j'entends votre voix, je sais qui vous êtes, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

C'est cette foi de la présence et de la résidence de Jésus-Christ dans les pauvres qui règle les pensées et les sentimens d'une Hospitalière, c'est elle qui l'anime, la soutient et la console dans les

occasions, où à cause des défauts personnels des malheureux qui sont confiés à sa sollicitude, elle serait tentée de les négliger ou de les traiter durement. A la lumière de cette foi, elle voit dans les plus misérables et les plus indigens un mérite invisible aux yeux de la chair, et indépendant de tous les défauts, puisque c'est le mérite de Jésus-Christ même. Convaincue une bonne fois que c'est lui qui est souffrant et humilié dans ceux de ses membres dont elle est chargée, que c'est lui même qu'elle sert dans le service qu'elle leur rend, elle n'a plus besoin qu'on relève à ses yeux l'excellence de sa vocation et la grandeur de son ministère; elle s'estime singulièrement heureuse d'avoir été destinée à une fonction aussi noble; les emplois les plus relevés, les conditions les plus éclatantes et les plus recherchées dans le monde, ne sont jamais pour elle un objet de ja-

lousie ; elle se regardera comme privilégiée, de ce que sa maison est devenue une autre Béthanie ; elle ne cessera pas de se féliciter de pouvoir perpétuer les services de Marthe, auprès du Dieu Sauveur, d'avoir été agrégée dans l'aimable société des pieuses femmes qui marchaient à sa suite pendant les jours de sa vie mortelle, de retracer enfin dans les derniers âges de l'Eglise, ce que l'histoire de cette Eglise naissante nous apprend des pieuses Diaconesses qui en faisaient l'ornement et la gloire.

CHAPITRE II.

Fidélité aux devoirs de l'état.

De l'estime qu'une Hospitalière fait de sa vocation, découle comme naturellement sa fidélité à y repondre. En vain

se féliciterait-elle de l'auguste ministère auquel elle a été appelée, si la vie qu'elle mène cadrait mal avec la juste idée qu'elle s'en est formée. Dieu ne se contente pas d'une estime stérile de ses dons, il juge de nous par le cœur et par les œuvres. S'il est dit de Marthe qu'elle confessa que J.-C. était le Fils de Dieu, il est dit aussi que c'était elle qui servait l'homme Dieu toutes les fois qu'il venait dans sa maison; elle adorait ses sueurs, ses travaux, ses fatigues; et elle se croyait obligée de ne rien ménager de ce qui dépendait d'elle pour conserver une vie si précieuse. Telle fut la source de ce zèle actif qui fit son caractère dominant, tel fut le motif qui la porta à se plaindre à J.-C. même, de ce que sa sœur lui laissait tout le travail. Il semble que J.-C. se soit distrait sur la plainte de Marthe, et ne lui ai point fait droit, mais qu'on y fasse attention et que cela

serve à apprécier le choix de sa sœur, il juge, dit un Père de l'Eglise, que l'occupation de Marthe est bonne, mais il nous apprend que celle de Marie est meilleure, parce qu'elle commence ici bas ce qu'elle aura à faire dans le Ciel.

CHAPITRE III.

Zèle et activité.

C'est à l'exemple de Marthe que les Hospitalières s'animeront d'une sainte activité pour tout ce qui concerne le service des membres souffrans de J.-C. Elles ne doivent écouter aucuns de ces ménagemens, accueilles de ces délicatesses que n'inspire que trop une nature molle et indolente. Comment oseraient-elles se ménager? Qu'ont-elles prétendu en ce

donnant au service du Seigneur et à celui des pauvres ? Se seraient-elles imaginé embrasser un état doux et tranquille ? Ne savaient-elles pas au contraire qu'elles s'engageaient dans une carrière pénible et laborieuse, et qu'elles ne venaient au secours des membres de J.-C. que pour s'immoler comme une victime, en fournissant à tous leurs besoins ? Quel opprobre ne serait-ce pas pour une Hospitalière, si elle laissait languir un malade dont le besoin l'appelle, par la crainte de nuire à une santé et à une vie dont elle a dû faire le sacrifice ! Si elle a eu l'esprit de son état en contractant ses engagemens, ne sait-elle pas que, dans ces circonstances, la moindre réserve serait autant de détourné sur l'holocauste qu'elle est venu offrir au Seigneur, et qu'un larcin de cette nature est le sujet d'une juste haine du côté de Dieu. Les fatigues ont beau se multiplier,

tout murmure de la surcharge lui est interdit, et uniquement occupée de ce qui la concerne, elle ne doit ni se plaindre de ses Sœurs, qui manqueraient à l'aider, ni s'embarrasser de ce qu'elles font ou de ce qu'elles ne font pas; elle ne considère que son devoir actuel, et son attention est épuisée par la vigilance à remplir fidèlement ce qu'il exige.

CHAPITRE IV.

Emploi du temps.

Autant elle doit être avare pour ce qui est étranger à sa profession, autant doit-elle en être saintement prodigue pour tout ce qui en fait partie; ses momens ne sont plus à elle, elle les a voués à J.-C. et à ses membres souffrans; semblable à l'oiseau prudent qui ne pose son pied

sur la terre qu'autant que la nécessité et le besoin l'y retiennent, si elle prend quelque temps de relâche elle ne se permet en cela, comme dans tout le reste, que l'absolu nécessaire. Pour les amusemens, ils lui sont tous interdits : point de ces conversations stériles, de ces visites superflues; point de ces occupations frivoles, qui ne sont que des moyens de perdre le temps en paraissant l'employer; point de ces sorties que le devoir ne règle pas, et qui ne sont destinées qu'à suspendre des ennuis coupables, ou à satisfaire une curiosité qui doit être expiée par la pénitence.

CHAPITRE V.

Vaincre les dégoûts et les répugnances.

A l'égard des dégoûts et des répugnances, une Sœur Hospitalière, animée de l'esprit de son état, ne les écoute point. On ne disconvient pas qu'elle n'ait des sacrifices à faire sur cet article, on sait qu'un malade a de l'humeur et des caprices, un malade pauvre et sans éducation en montre souvent plus qu'un autre. Un hôpital, considéré comme l'assemblage de gens de cette espèce, n'offre à la nature qu'un spectacle désagréable ; et qui n'écouterait qu'elle, n'y trouverait rien que de chagrinant et de rebutant. On sait encore que le retour des reconnaissances, si propre à consoler l'amour propre des bienfaiteurs, serait

inutilement attendu. La gratitude ne fait pas communément le caractère dominant du pauvre que l'on assiste. Toujours persuadé que l'on n'en fait jamais assez pour lui, les plaintes, les murmures, les mécontentemens, sont la monnaie ordinaire dont il paye la main qui le sert. Mais une foi vive, une charité patiente dénouent aisément ces sortes de difficultés, et consolent de ces disgrâces; c'est un joug qui devient doux, et un fardeau qui paraît léger quand on fait attention à celui qui se cache sous la forme du pauvre; et quel honneur il y a à le servir, quand on se rappelle que les dégoûts et les rebuts que l'on éprouve de la part de ceux qui le représentent sont une semence féconde qui portera du fruit en son temps; non seulement on n'y est pas sensible, mais on s'estime heureux d'avoir à les essuyer.

CHAPITRE VI.

Dispensation du bien pour les pauvres.

Une prudente économie doit régler les frais et la dépense pour les pauvres ; il faut peser dans une juste balance les besoins avec les forces de la maison, et proportionner l'un à l'autre ; mais que l'on y prenne garde, l'avarice, cette maladie plus commune que l'on ne pense, même dans les maisons religieuses, se couvre d'un voile qui ne peut en imposer à Dieu. Les Hospitalières se souviendront qu'elles ne sont que les dispensatrices du bien des pauvres, qu'il leur est défendu de faire la moindre dépense superflue, et que la fidélité à leur état demande qu'elles ménagent jusqu'à un denier ; mais d'un autre côté elles doivent

savoir que c'est aux pauvres que le bien de la maison appartient, qu'ils en sont seuls les légitimes propriétaires, que leurs besoins leur y donnent un droit dont on ne peut les priver sans injustice; et qu'il n'est pas plus permis à ceux qui administrent les biens d'un hôpital de retenir aux pauvres qui y résident ce qui leur est nécessaire, que de manquer à acquitter leurs dettes personnelles : quand il est question de l'indigent et du pauvre, les supputations si exactes et si rigoureuses n'y sont point de mise. Y regarde-t-on de si près quand on a à servir des amis que l'on chérit et que l'on respecte? use-t-on de tant de précautions et de réserves lorsqu'on a à traiter avec des personnes qui sont au-dessus du commun? Craint-on si fort de donner trop à des hommes que l'on sait être nécessaires au monde? Or, que sont les pauvres malades et affligés, sinon des

amis précieux, des hommes d'un ordre supérieur, des hommes nécessaires. Ce sont eux qui plaideront un jour notre cause, et qui nous recevront dans les Tabernacles éternels : comment sans eux espérerions-nous d'entendre ces paroles si consolantes : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le Royaume qui vous a été préparé, parce que j'ai eu faim, et que vous m'avez donné à manger; j'ai été étranger, et vous m'avez logé; j'ai été malade, et vous m'avez visité.*

CHAPITRE VII.

Assiduité auprès des Malades.

Que n'aurions nous point à dire aux Sœurs Hospitalières sur l'exactitude avec laquelle elles doivent veiller aux désirs détaillés des pauvres. C'est ici comme

l'âme et le fond de leur état, tout les y rappelle, tout leur en fait un devoir; ceux qui sont confiés à leurs soins ont des besoins de toute espèce : besoins du côté du corps, besoins du côté de l'âme ; ceux du corps sont si multipliés et si continuels, que, dans certaines circonstances, la vie des malades se trouverait exposé, pour peu qu'une Sœur y fût distraite. Une négligence, un oubli sont assez pour arrêter le succès des remèdes, et causer de funestes méprises. D'ailleurs ce n'est pas seulement des remèdes qu'un malade espère sa guérison, il attend encore et demande du soulagement dans ses douleurs. Serait-il possible pour peu qu'on l'aimât, de l'y abandonner à lui-même, et de le laisser sans assistance et sans consolation, *Heureux*, selon le Roi Prophête, *celui qui a les yeux ouverts sur l'indigent et sur le pauvre. Ayez*, dit Saint Augustin, *les yeux ouverts sur*

ceux qui sont pauvres, dans l'indigence, dans la faim, dans la soif, qui sont étrangers, nus, malades, en prison, parce que si vous avez, au sujet de ces pauvres, l'intelligence que vous devez avoir, vous l'aurez aussi sur le sujet de celui qui a dit : J'ai eu faim et j'ai eu soif. Cette intelligence sur le pauvre est une grâce, un don et un ministère qui a sa règle et son modèle dans la charité de Dieu même, qui du haut de son trône daigne consoler ses serviteurs dans leurs infirmités, et leur tendre une main bienfaisante dans leurs souffrances. Autant l'âme est au-dessus du corps, autant les besoins spirituels des malades doivent ranimer l'attention et la vigilance d'une Hospitalière ; c'était J.-C. qui instruisait ses hôtesses lorsqu'elles le reçurent dans leur maison. Ici c'est aux hôtesses des pauvres à les instruire ! eh ! que de choses comprises dans cette

obligation! De-là, le bon exemple, et cette bonne odeur d'édification qu'elles doivent répandre; de-là ces avis charitables, ces réflexions salutaires, ces exhortations qu'elles doivent leur ménager à propos; de-là ces bonnes lectures, et sur-tout celle du Nouveau Testament, dont il faut les entretenir; de-là, enfin, tous les moyens de salut qu'une pieuses adresse et une ingénieuse piété savent inspirer pour porter les âmes à Dieu.

CHAPITRE VIII.

Douceur dans les manières.

Enfin une Sœur Hospitalière ne peut être trop attentive à ses manières à l'égard des pauvres, et veiller afin qu'il ne lui échappe rien qui soit capable

d'aigrir les esprits, et d'aliéner les cœurs. Pour y réussir elle évitera toute hauteur dans le commandement, toute dureté dans les expressions, tout air et tout geste méprisant; qu'elle conserve, à la bonne heure, la dignité de son emploi, et sache se concilier les égards dus à son ministère, mais que les voies de douceur soient toujours celles qu'elle emploie, et que tout ce qu'elle montre au-dehors porte l'empreinte d'une charité qui sait se proportionner aux besoins et aux dispositions de chacun. Si les malades ont des bizarreries, des humeurs, et même des emportemens, son affaire est de les souffrir dans un humble silence; et elle doit être la première à excuser ces sortes d'écarts, et les rejeter sur l'excès de la douleur, sans jamais pour cela rien diminuer de sa sollicitude pour ceux qui seraient les plus intraitables, priant pour eux d'une manière particulière, et s'ap-

pliquant, avec d'autant plus de facilité et d'activité, à les gagner par ses bonnes façons, qu'ils se montrent plus opposés à la raison et à l'équité.

CHAPITRE IX.

Ministère particulier des Sœurs Hospitalières.

VOILA ce que j'ai appelé le ministère public et extérieur des Hospitalières; mais elles se tromperaient grossièrement si elles bornaient leurs soins à être utiles aux autres, en oubliant ce qu'elles se doivent à elles-mêmes. L'ordre de la Charité demande qu'on l'exerce d'abord envers soi, et qu'avant tout on ait pitié de son âme : c'est ce que j'ai appelé le ministère particulier des Filles de Sainte-Marthe. Afin de mettre quelque ordre

dans ce qui nous reste à dire sur cet article, nous les considérerons premièrement, par rapport aux services de charité qu'elles rendent à leurs frères; secondement dans la vie de communauté qu'elles mènent; troisièmement, nous nous arrêteront un moment sur leur conduite privée et leurs exercices personnels.

Etre humble dans son état, faire saintement les œuvres de charité auxquelles on est employé, croître dans la justice par les offices de charité, c'est l'abrégé de ce que les Sœurs Hospitalières se doivent à elles-mêmes dans les services qu'elles rendent au prochain.

CHAPITRE X.

Humilité dans les œuvres de charité.

PREMIÈREMENT on n'est pas humble pour être dans un état rabaissé, et pour pratiquer des actions d'humilité; l'amour-propre, adroit et subtil, sait reprendre d'une main ce qu'il semble avoir abandonné de l'autre; si on se rabaisse aux yeux des hommes charnels, en s'engageant dans une profession qu'ils regardent avec dédain, on attend d'ailleurs des éloges qui consolent le vieil homme; on méprise l'estime des gens du monde, mais on est flatté de celle des gens de bien. « On fait des sacrifices, dit un cé-
« lèbre Orateur chrétien, et on n'est pas
« fâché que les autres en sentent le prix;
« ce qui se fait dans l'obscurité, et qui

« n'a pour témoin que l'œil invisible du
« Père Céleste, ne réveille pas aussi vi-
« siblement le zèle que ce qui est exposé
« aux regards des hommes; et dans le
« temps que l'on fait profession de ne se
« donner qu'à des œuvres humiliantes,
« on peut être tout occupé des honneurs
« qui reviendront de la fidélité avec
« laquelle on s'y livre. La charité se
« trouve refroidie dès qu'on s'est oublié
« en l'exerçant; enfin, au défaut de
« louanges et d'applaudissemens, on re-
« trouve, par la secrète complaisance
« en soi-même, ce qui manque du côté
« des témoins; de-là ce coup-d'œil flat-
« teur et ces retours fréquens sur l'ou-
« vrage de nos mains, funeste illusion
« de l'amour-propre, plus commune
« que l'on ne s'imagine, qui gâte tout,
« qui infecte tout, qui anéantit le bien
« jusques dans sa racine, et qui con-
« vertit en œuvres de Satan les œuvres

« de la charité même. Aussi est-ce de ce poison meurtrier qu'une Hospitalière prudente travaille singulièrement à se préserver; non contente d'avoir méprisé ce que le monde pouvait lui offrir de plus assorti aux désirs de la nature corrompue, elle ne cherche point à se dédommager par quoi que ce soit d'humain, de ce que son état a de pénible et d'humiliant; toute sa distinction, tout son honneur, toute sa gloire, c'est d'être destinée à recevoir Jésus-Christ. Ce noble titre lui tient lieu de tout, elle n'en ambitionne point d'autre, elle craint d'être tirée de l'obscurité; elle ne s'applique qu'à plaire à Dieu; elle sait que ses œuvres, quelques bonnes qu'elles soient en elles-mêmes, seraient rejetées de lui, si elles étaient gâtées par le ver secret de l'amour de soi-même, et du désir de plaire au monde; elle sait quand le juste juge prononcera

sur ses actions et sur sa conduite, qu'il ne lui restera pour la vie éternelle que ce qui est digne de la louange de Dieu même, parce qu'il est le fruit de son esprit et le don de la grâce de Jésus-Christ.

CHAPITRE XI.

Faire les œuvres de charité par la charité.

Secondement. Delà naît le devoir de sanctifier les offices de charité par la pureté de son intention et par l'impression du bon amour qui l'y appliquera; afin de s'animer à l'accomplissement d'une obligation aussi indispensable, elle ne perdra pas de vue cette maxime de Saint Grégoire-le-Grand : « Que pour

« bien pratiquer les œuvres de miséri-
« corde, il faut commencer par bien
« pratiquer celles de la justice que l'on
« se doit, afin que les ruisseaux de mi-
« séricorde qui découlent sur le pro-
« chain, prennent leur source dans la
« justice. » Elle fera attention qu'aucune de ses œuvres ne peut plaire à Dieu, si elle n'a pour principe la charité; que c'est de cette source que procèdent toutes les vertus; comme toutes les branches de l'arbre viennent d'une seule et même racine, selon l'expression de Saint Grégoire, ensorte que les bonnes œuvres n'ont aucune vie ni aucune verdure, lorsqu'elles n'ont pas la charité pour racine. Elle seule peut rendre agréable à Dieu le fruit de nos mains, comme les mouvemens de notre cœur; et il ne reçoit de sacrifice que celui qui est animé par le feu de la charité sur l'autel de nos bonnes œuvres.

CHAPITRE XII.

Croître dans la charité par des œuvres de charité.

TROISIÈMEMENT, si la charité seule peut rendre saintes nos actions, ces mêmes actions, quoiqu'elles soient des œuvres de miséricorde, ne nous servent pour le salut, qu'autant qu'elles contribuent à l'accroissement de la charité. Ce serait une funeste méprise de se croire dans la voie du salut, parce qu'on serait occupé à des offices de miséricorde; ces œuvres servent à la piété, mais elles ne sont pas la piété; elles sont des moyens de sanctification, mais non la sainteté; on ne peut être juste sans le fruit des bonnes œuvres; mais on demeure dans l'injustice, quoique les mains soient pleines

des œuvres que prescrit la justice. Et si la chair adorable de Jésus-Christ ne sert de rien à celui qui la reçoit, lorsque, par la manducation de cette chair, l'âme ne reçoit pas une participation de la vie et de l'esprit de Jésus-Christ, avec combien plus de raison devons-nous dire, que l'acquit extérieur de chaque devoir sera inutile pour le salut, s'il ne sert pas à former, augmenter et perfectionner la vie de notre âme, qui est la charité. C'est par l'avancement de cette vie en nous que nous devons compter nos œuvres ; elles sont sans prix et sans mérite, si elles ne nous aident pas à arriver à la mesure de l'âge et de la plénitude, selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous.

Examinez, maintenant, mes chères Sœurs, par quel esprit vous vous portez aux offices de charité, voyez le fruit que vous en tirez pour le réglement de votre

cœur, tâchez de discerner les motifs qui vous font agir. Si vos dispositions, examinées et approfondies à la lumière de la vérité, vous rendent le consolant témoignage, que vous ne désirez que de plaire à Dieu par l'assiduité aux devoirs de votre état, que c'est par l'impression de son amour que vous vous appliquez aux besoins de vos frères, ayez alors une juste confiance que Dieu reçoit les ouvrages de vos mains, et agrée la ferveur de votre zèle. Souvenez-vous continuellement que ce n'est point la sainteté de l'état qui fait les saints, mais l'esprit avec lequel on en remplit les devoirs ; que les actions les plus nobles et les plus nécessaires n'ont de valeur qu'autant qu'elles font naître la justice dans le cœur, et qu'elles ne peuvent en procurer l'accroissement, si on ne devient plus ami de la croix de Jésus-Christ, plus ennemi de la vie des sens, plus crucifié

aux désirs du vieil homme, et par conséquent plus humble et plus pénitent. C'est en se conduisant par cet esprit que les Sœurs Hospitalières imiteront leur illustre patronne dans ses dispositions intérieures, comme elles l'imitent dans ses sollicitudes et dans ses travaux.

CHAPITRE XIII.

Union entre les Sœurs.

Sainte Marthe vivait en commune intelligence avec Marie, sa sœur, et Lazare, son frère, et l'Évangile nous fait remarquer que Jésus-Christ les aimait. Quelle union, quelle paix, quel concert régnait dans cette famille privilégiée! Sans cette charité mutuelle, eût-elle été l'objet de la prédilection d'un Dieu qui a donné la charité comme devant être le caractère

distinctif de ses vrais disciples? Il y avait, selon l'expression d'un pieux auteur, une circulation d'amour entre Jésus-Christ et cette sainte famille, les Sœurs reçurent Jésus-Christ chez elles; mais Jésus-Christ les avait déjà placées dans son cœur, leur charité pour lui était un effet de celle qu'il avait pour elles. Elles furent aimées avant qu'elles aimassent. C'est lui qui avait allumé dans elles le feu dont elles brûlaient pour lui, et cette charité, par laquelle elles tenaient à Jésus-Christ, formait le lien qui les unissait entre elles. C'est de cette charité qui doit régner dans le cœur des Hospitalières, de cet amour qui les unit à Dieu et ne peut venir que de Dieu, que naîtront les mouvemens et les sentimens propres à former entre elles ce que l'apôtre appelle l'unité d'un même esprit dans le lien de la paix. Ce serait manquer au devoir de conserver

cette paix, cette unité ; que de vouloir assujétir les autres à nos sens, à nos vues, à nos lumières, à notre propre raison, au lieu de chercher uniquement à faire triompher la vérité, et à avancer le bien commun des personnes avec qui nous faisons société. « Dans toute commu-
« nauté, dit saint Bernard, dans toute
« société, on se conduira comme on le
« doit, si on y vit d'une manière réglée
« par rapport à soi-même, en conservant
« un caractère et un esprit sociables avec
« les autres, et si on se tient continuel-
« lement dans les sentimens d'une sin-
« cère humilité à l'égard de Dieu. Nos
« chères Sœurs rempliront le premier
« de ces devoirs, si, selon l'enseigne-
« ment du même Père, elles ont soin
« d'éviter ce qui offense Dieu, et ce qui
« peut scandaliser leurs Sœurs ; elles
« seront fidèles au second, en se con-
« duisant de façon qu'elles méritent et

« gagnent l'amitié des personnes avec
« qui elles sont en société de vie com-
« mune; ce qu'elles ne pourront obtenir
« à moins qu'elles ne commencent elles-
« mêmes à les aimer sincèrement, et à
« leur donner des témoignages certains
« de leur affection, de leur douceur, de
« leur patience à supporter volontiers les
« défauts des autres, soit défaut de ca-
« ractère, soit défaut du corps, et en se
« rendant toujours affables à chacune,
« et d'un accès libre et aisé; enfin elles
« seront humbles à l'égard de Dieu, si
« elles ne s'approprient point ses dons,
« si elles les font remonter par la recon-
« naissance à celui qui en est la source,
« si elles s'appliquent à rejeter toute
« complaisance en elles-mêmes, et sur-
« tout celle qui naît de l'acquit même
« des devoirs. Ce que l'on ne peut assez
« leur recommander, c'est l'attention à
« éloigner d'elles tout ce qui sent le pur

« personnel, et tout ce qui porte le « caractère de singularité; car il n'arrive « que trop souvent, dit encore saint « Bernard, qu'en se suivant soi-même, « en écoutant sa propre raison, et ne se « conduisant pas par le bon esprit qui « doit animer tout le corps, on se fait « une solitude d'orgueil au milieu de la « communauté dont on est membre. »

CHAPITRE XIV.

Imiter Marie et Lazare aussi bien Marthe.

Enfin, à l'occasion de l'union de Marthe avec Marie sa sœur et son frère Lazare, les saints Pères ont remarqué et ont eu soin de nous faire observer que quoique chacun des membres de cette

auguste famille eut son don et sa vertu particulière, le don de chacun était néanmoins devenu ce qui faisait le caractère et la vertu de chacnn des trois; la vie active, la ferveur dans les œuvres extérieures, était le partage de Marthe; la vie contemplative, la méditation et l'étude de la vérité était le don de Marie; Lazare, infirme, mort et ressuscité, était la figure des pécheurs pénitens; chacun avait aussi son don propre, sa vocation particulière, mais ils étaient frère et sœurs, et tout était commun entre eux. Lazare, pénitent, partageait avec ses deux sœurs le fruit de la contemplation et le mérite des bonnes œuvres, et les sœurs à leur tour partageaient avec lui l'esprit de pénitence et de componction; car tel est l'effet d'une charité pure et sincère, elle rend tout commun, non dans l'ordre des choses temporelles seulement, mais aussi quant aux grâces et

aux biens spirituels; c'est aussi ce qui doit se retracer dans la société des filles de Sainte-Marthe, si, comme leur patronne, elles sont appelées à l'exercice d'un ministère extérieur envers les membres de Jésus-Christ, elles doivent, comme elle, partager avec Marie l'étude de la vérité et les douceurs de la contemplation. Marthe et Marie ne doivent jamais être séparées. « L'amour de la « vérité, dit saint Augustin, recherche « le loisir de la contemplation; et s'il « est libre, il s'y consacre en entier : la « nécessité de la charité se charge d'un « ministère nécessaire; mais si celui que « la charité y engage est obligé de se « sevrer des douceurs de la contempla- « tion, il ne doit pas tellement les quit- « ter qu'il se trouve opprimé et accablé « par la nécessité de la charité. » Or, en quoi consiste ce saint loisir, cette suavité dont parle saint Augustin? Il

comprend de saintes lectures, la méditation assidue des vérités du salut, des prières réglées, animées d'un esprit qui en conserve le goût et le désir, le sentiment de la présence de Dieu, les retours fréquens sur soi-même, la vigilance sur ses défauts, l'attention à régler son cœur, ses paroles, ses actions, la fidélité à combattre tout ce qui s'oppose à la loi de l'esprit, une paix intérieure, qui est l'effet de l'union de l'âme avec Dieu, et tous exercices et moyens qui concourent à la perfection de ce que nous avons appelé l'homme spirituel. Sans la pratique de ces moyens, les Sœurs Hospitalières ne recueilleraient que du vent et de la fumée. L'exercice extérieur des bonnes œuvres qui font leur occupation, et la vie dans laquelle elles marchent, tout utile qu'elle est au prochain, deviendrait pour elle une voie ruineuse qui les conduirait à la mort.

Par une suite du même principe, après avoir imité Marthe dans les soins extérieurs, et Marie dans sa vie intérieure, elles imiteront aussi Lazare dans sa pénitence et dans la douleur de ses péchés. La componction, dont toute personne pénitente doit être pénétrée, a quatre objets, selon St Isidore de Séville. Premier, le souvenir et la douleur des fautes passées; deuxième, le sentiment des peines qui leur sont dues; troisième, un saint dégoût de la vie présente; quatrième, l'inquiétude d'une âme qui soupire après la céleste patrie. On laisse aux Sœurs à méditer ce qui est renfermé dans ces paroles. Nous observerons seulement ici, d'après un grand maître de la vie spirituelle, que la pénitence, si elle est sincère, et si elle naît de l'esprit de componction qui fait les pénitens, renferme cinq conditions. La première, c'est une préparation à recevoir tous les maux,

toutes les maladies, toutes les adversités qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, les regardant comme des moyens qu'il nous met en main pour expier nos péchés.

La deuxième, une acceptation très-volontaire des humiliations, des contradictions, des injustices, des mépris, et de tous les mauvais traitemens que nous pouvons recevoir de la part des hommes.

La troisième, une fidélité à faire humblement toutes les œuvres de charité que Dieu nous présentera selon les occasions, n'étudiant que sa volonté, et veillant, afin de n'y rien mettre de la nôtre.

La quatrième, une patience qui nous fasse supporter avec paix tous les inconvéniens et toutes les suites fâcheuses qui seraient occasionnées par les bonnes œuvres et par l'exercice de notre charité envers les autres.

La cinquième, une disposition à souf-

frir ce qui combat nos inclinations, notre goût, notre caractère, notre propre raison, et tous nos plans et arrangemens, en remettant à Dieu, qui est le maître et l'ordonnateur de tous les événemens, tout ce que nous sommes et tout ce que nous voulons.

Nous ajouterons ici, que lorsqu'on est animé du véritable esprit de pénitence, on ne choisit pas sa croix, mais on la reçoit telle qu'il plaît à Dieu de nous la faire porter. En effet, il n'est pas dit : celui qui ne se fait pas une croix; mais celui qui ne reçoit pas sa croix et ne la porte pas, ne peut être mon disciple. Nous ne voulons pas dire que les pénitences volontaires que l'on embrasse par choix ne servent de rien, mais seulement qu'elles ne servent qu'autant que nous sommes préparés à recevoir toutes les croix qui pourront nous être envoyées.

« Nous n'entendons rien, dit un saint fort éclairé, à tailler notre croix, nous y ferons entrer des pièces qui ne doivent pas y entrer, nous la ferons de travers; recevons là toute faite, et telle que Dieu nous la présente, il sait comment elle doit être, et connaît toutes les dimensions qu'elle doit avoir; il la fera à notre mesure; et comptons que toutes les parties qui la composeront seront bien placées. » Une humiliation qui paraît toute fortuite et de rencontre, une contradiction, un mépris, un froid, une ingratitude, une persécution de la part des personnes de qui nous n'avions qu'à attendre que des bienfaits, des témoignages d'amitié et de reconnaissance, sont autant de portions du calice de pénitence que Dieu nous a préparé, et qui est proportionné à la nature de notre maladie qu'il connaît, ainsi du reste.

Il faut surtout éviter toute indiscré-

tion, toute bizarrerie dans ce qui fait la matière de la pénitence qui pourra être de notre choix. Le plus sûr c'est de n'en entreprendre aucune sans le conseil de ceux qui ont autorité sur nous. Méfions-nous toujours de notre propre discernement, qui est un guide si trompeur, si nous voulons être conduit par l'esprit de Jésus-Christ, qui est le chef des pénitens, comme il est leur résurrection et leur vie.

PRIÈRE.

O Dieu! qui êtes le protecteur de tous ceux qui espèrent en vous, sans lequel il n'y a dans l'homme ni force ni sainteté, répandez sur nous de plus en plus les effets de votre miséricorde; donnez-nous, par votre esprit saint, la grâce de penser et d'agir d'une manière toujours conforme à la justice; et parce que l'homme est si faible qu'il tombe à chaque pas si vous ne le soutenez; faites que votre divin secours nous préserve de tout ce qui peut nuire à notre salut : faites enfin, Seigneur, que dociles à votre voix qui nous appelle, nous marchions avec ardeur vers les biens que vous nous promettez, et que rien ne nous arrête dans notre course! Nous vous en prions par J. C., N. S. AMEN.

PRATIQUES

POUR LE JOUR DE SAINTE MARTHE,

2 *Septembre.*

I. Les personnes pieuses qui se consacrent à Dieu sous les auspices de sainte Marthe, doivent en ce jour se renouveler dans l'esprit de leur vocation, et considérer avec attention qu'étant destinées par état à remplir deux fonctions importantes relativement à la religion, elles ne doivent avoir à cœur que de s'en acquitter dignement. Les écoles chrétiennes auxquelles elles président et où elles enseignent à la jeunesse de leur sexe le moyen de parvenir à la connaissance de J. C., en les mettant à portée de lire et de méditer les divines écritures, sont une ressource que Dieu a ménagée de nos jours à son Eglise, dans sa miséricorde : aussi se doivent-elles trouver infiniment honorées

d'exercer une si noble fonction aux yeux de la foi.

II. Ce n'est pas à la simple lecture que le soin de ces vierges chrétiennes se borne à l'égard des enfans, elles sont encore chargées de leur apprendre les élémens de la religion sainte que nous professons, et de leur en développer les mystères. Que cette occupation est sainte et honorable! et avec quelle majestueuse grandeur doivent-elles s'en acquitter! Elles exercent envers les enfans dont l'instruction leur est confiée, une sorte d'apostolat, étant les instrumens dont se sert l'Esprit Saint pour leur enseigner la route qui conduit au Ciel. Avec quelle ardeur, quelle assiduité ne doivent elles pas se nourrir elles-mêmes des divins oracles, imitant en cela la conduite de Marie, qui ne pouvait quitter les pieds de J. C., tant elle trouvait de consolation en écoutant ses paroles sacrées. C'est d'après cette sainte familiarité de l'âme avec son Dieu que remplies, pour ainsi

dire, jusqu'à la satiété, elles vont, dit saint Augustin, répandre, par un saint regorgement, dans l'âme de leurs jeunes disciples, la céleste doctrine que l'Esprit Saint leur a enseignée.

III. Non contentes de s'appliquer à des fonctions si augustes, plusieurs d'entre elles sont destinées à exercer les œuvres de charité envers le prochain, et se consacrent au soulagement corporel des malades : emploi bien analogue à l'occupation de Marthe. Celles que Dieu y destine doivent faire attention que ce n'est pas assez de procurer au prochain les choses corporelles comme Marthe, il faut encore y joindre la vie contemplative à la vie active pour son propre avantage, et apprendre à ceux envers lesquels elles exercent ces œuvres de charité, à mettre en profit pour le Ciel les maux qu'ils endurent, et à supporter avec patience l'état de pauvreté et de souffrance.

IV. Ces Vierges chrétiennes doivent,

outre cela, veiller avec un soin extrême, non-seulement sur la conduite des jeunes enfans de leur sexe dont l'instruction leur est confiée, mais encore avoir une tendre compassion pour celles d'entre ces jeunes personnes qui auraient eu le malheur de perdre, par le péché, l'innocence de leur baptême; et, à l'exemple de Marthe et de Marie, solliciter auprès de J. C., avec la plus vive instance, leur retour de la mort du péché à la vie de la grâce.

V. Enfin, elles doivent honorer leur état par une vie de prière, d'éloignement du monde, du dégoût de la vie, de désirs vers le Ciel, de mépris de la terre, et par la plus étroite charité entre elles, jusqu'au jour où Dieu, terminant saintement leur carrière, couronnera ses propres dons en couronnant leurs mérites dans la céleste patrie. AMEN.

PRIÈRE

POUR LE JOUR DE SAINTE MARTHE:

Je vous adore, ô Jésus ! qui, dans les jours de votre vie mortelle, avez honoré de votre divine présence la maison de Marthe et de Marie, et qui, en ressuscitant Lazare, leur avez fait éprouver à tous les effets de l'amour tout gratuit que vous leur portiez. Mais lorsque j'envisage l'inestimable bonheur de Marie, qui se tient à vos pieds pour entendre les paroles de vie et vraiment vivifiantes qui sortent de votre bouche sacrée, je me sens animée d'une sainte envie de jouir d'un pareil avantage, et n'ai que du dégoût pour les choses de la terre.

Je n'ai garde, cependant, de mépriser la fonction sainte et utile de Marthe, qui, tout occupée des bonnes œuvres corporelles, s'empresse de vous préparer un banquet, nous donnant dans sa conduite un exemple que nous devons imiter envers les pauvres qui sont vos membres. Il est vrai qu'elle semble un peu émue de jalousie contre sa sœur, en voyant le doux repos dont elle jouit, tandis que pleine de sollicitudes, elle s'occupe de plusieurs choses. Mais votre parole, ô mon Dieu! en approuvant la conduite de Marie, va lui faire comprendre que tous ses soins, quoique bons en eux-mêmes, ne seraient d'aucune utilité pour son salut, s'ils occupaient tellement son esprit qu'ils ne lui laissassent pas le loisir de s'appliquer en même temps au seul nécessaire, qui est d'écouter et de méditer votre divine parole pour en faire la nourriture de son âme.

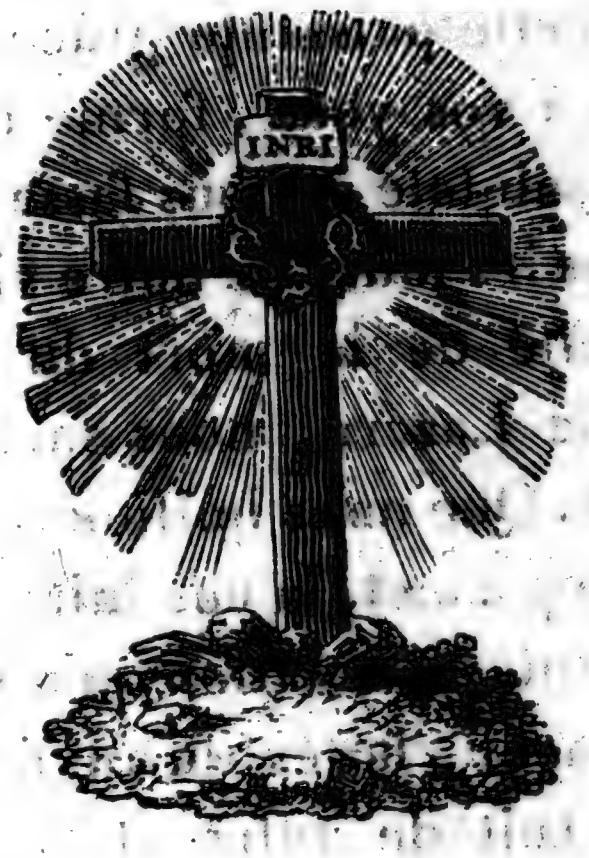
Ce n'est point seulement à ces deux sœurs que se borne votre tendresse, Sei-

gneur, vous allez encore déployer votre toute-puissance pour arracher Lazare du sein de la mort, déjà dans le tombeau depuis quatre jours, en répandant au loin une odeur insupportable. Votre absence corporelle laisse à l'impitoyable Mort le temps de frapper celui que vous aimez, et que cependant vous laissez mourir, non-seulement pour éprouver la foi de ses sœurs, mais encore pour rendre les Juifs témoins du prodige éclatant de sa résurrection. Marthe, inconsolable de la perte d'un frère si chéri, se hâte de courir vers vous, qui êtes la résurrection et la vie; et ses pleurs, unies à celles de Marie, qui, dès qu'elle apprend votre arrivée, s'empresse aussi de se rendre auprès de vous, suivie d'une multitude de Juifs, ses pleurs, dis-je, obtiennent ce que leurs bouches ne demandent pas : son rappel à la vie.

Attendri à la vue de leur extrême affliction, Seigneur, vous pleurez, comme homme, celui que vous aimez; mais comme

Dieu, vous le leur rendez plein de vie, et affermissez ainsi la foi naissante des Juifs, vos nouveaux disciples. Quels prodiges, ô mon Dieu! en faveur d'une seule famille, et de combien de grâces ne l'aviez-vous pas prévenue, pour devenir l'objet de votre tendresse? Quelle doit être notre vénération pour des Saints que l'Évangéliste semble montrer avec une sorte de complaisance comme les objets de votre amour? Faites que cette puissante grâce, qui les a rendus tels à vos yeux, forme en nous le désir de la sainteté et nous fasse pratiquer la vertu tous les jours de notre vie. Qu'une fois ressuscité de la mort du péché, à l'exemple de Lazare, nous menions une vie nouvelle. Que nous imitions autant que notre état le permet, la conduite de Marie, qui ne trouve de consolation qu'à vos pieds. Enfin, Seigneur, faites qu'au milieu des occupations soit de notre état, soit dans l'exercice des œuvres de miséricorde envers le prochain, notre âme s'élevant au-

dessus des choses de la terre, ne s'occupe que de vous, ne vive plus que pour vous et par vous, dans le temps et dans l'éternité bienheureuse. AMEN.



PRIÈRE

POUR LA COMMUNAUTÉ DE Ste-MARTHE.

O mon Dieu, qui jusqu'à présent m'avez toujours prévenue de vos faveurs et de vos bienfaits signalés, malgré mon extrême indignité, qui m'avez fait la grâce de devenir membre d'une communauté de filles chrétiennes, et qui m'inspirez un grand désir de vous être fidèle et de vous y servir jusqu'à la mort, je sais combien je suis peu avancée dans les vertus qui sont l'âme de la vie chrétienne, l'humilité et la charité; et qui sont cependant indispensablement nécessaires pour pouvoir vivre dans une communauté; c'est pour cela, Seigneur, que je viens implorer votre miséricorde; mais je n'oublie pas que je suis membre d'un corps dont je dois m'affliger des pertes et me réjouir des avantages, et pour les

quel je dois solliciter les mêmes faveurs que je demandais pour ma sanctification particulière. Daignez donc, Seigneur, regarder dans votre miséricorde, cette société dont je fais partie; établissez une paix et une union sincères entre toutes celles qui la composent; écartez-en toutes les sources de discorde, toutes les sources de partialité, tout ce qui peut partager les cœurs et diviser les esprits. Établissez-y, ô mon Dieu! l'esprit de piété qui nous fasse chercher en tout votre gloire et notre salut; l'esprit de charité qui nous unit tout en vous; l'esprit de retraite qui nous éloigne du monde, de son esprit et de ses maximes; l'esprit d'humilité qui fasse que chacun regarde tous les autres au-dessus de soi: donnez-nous enfin l'esprit de pénitence qui nous fasse aimer les travaux et les souffrances. Mais je vous demande en particulier, ô mon Dieu! les secours de votre grâce pour nos supérieures; faites croître en elles toutes les vertus, afin qu'elles

puissent servir de modèle à toutes celles dont vous les avez chargées et qu'elles leur soient utiles; donnez-leur un juste discernement et une sage prudence, mais surtout un grand amour pour vous et pour le bien de la Communauté, qui leur fasse préférer en toute occasion ce qui est le meilleur. Répandez enfin, mon Dieu! sur notre Communauté, l'esprit dont était animé cette maison de saintes religieuses dont nous honorons la mémoire; faites, Seigneur, que je prenne désormais leur vie pour ma règle, et que je vive moi-même de telle sorte que je puisse servir d'exemple à celles qui vivront avec moi.

Seigneur, aidez-moi dans la résolution que vous m'avez fait prendre de me consacrer entièrement à votre service, et faites-moi la grâce de commencer aujourd'hui parfaitement; car tout ce que j'ai fait jusqu'à présent n'est rien. Saints et Saintes de ce pieux monastère, qui avez travaillé à édifier Jérusalem par votre doctrine et

votre sainteté, soyez nos protecteurs auprès du Tout-Puissant; souvenez-vous de ceux qui dans ce lieu d'exil où vous-même avez été, cherchent à imiter vos exemples; obtenez-nous la grâce de marcher sur vos traces, afin que nous puissions avoir le bonheur de parvenir à jouir tous ensemble dans l'éternité, de celui que nous aurons uniquement aimé ici-bas.

AINSI SOIT-IL.

PRIÈRE

POUR LES HOSPITALIÈRES.

Sauveur du monde, unique Médiateur entre Dieu et les hommes, Souverain Pontife des biens invisibles, Prêtre et victime de Dieu pour la réconciliation des pécheurs, je me présente à vous pour vous adorer et vous rendre grâces de tous les biens que vous avez répandus sur moi avec tant de profusion depuis que je suis au monde. Je vous remercie principalement, ô mon Dieu! de la grâce de mon baptême et de celle de ma vocation au service des pauvres. Quelle reconnaissance ne vous dois-je point, ô mon Dieu, de m'avoir tirée du naufrage, et de m'avoir fait rompre les liens qui m'attachaient au monde, pour me livrer d'une manière particulière à votre service!

Faites, ô mon Dieu, que je n'aie point

d'autre ambition que celle de vous plaire ; point d'autre occupation que celle de me purifier par les exercices de la charité, de la prière et de la pénitence ; point d'autre soin que de me séparer de plus en plus de tout ce qui peut me détourner du service que je dois aux pauvres. Toute ma douleur, ô mon Dieu ! est de n'avoir pas assez estimé jusqu'à présent l'excellence et les avantages de ma vocation, ni goûté comme je devais le bonheur de vous servir en la personne des pauvres ; de n'avoir point accompli avec assez d'amour, de reconnaissance et de fidélité, ces pieuses résolutions d'après lesquelles j'ai renoncé à tout engagement dans le monde, pour me consacrer le reste de ma vie au service des pauvres, et vivre dans l'humiliation, la pénitence et l'éloignement des compagnies du monde.

Ce qui me fait aimer ces obligations avec plus de tendresse, c'est le rapport particulier qu'elles me font avoir avec

vous, ô Dieu, mon Sauveur, qui vous êtes rabaissé jusqu'à nous servir et mourir sur une croix pour nous enrichir par votre mort sainte, et nous tirer de l'état affreux de misère où le péché nous a réduits.

Qu'y avait-il en moi, Seigneur, qui vous portât à me chercher et me sauver au prix d'une vie si précieuse et de tant de douleur? Cependant vous l'avez fait, quoique vous n'ayez trouvé en moi que malice, corruption et péché; et moi, Seigneur, après tant de bienfaits et d'amour, je ne souffrirais qu'à regret des peines et les souffrances légères qu'il faut que je supporte en vous servant! Ne permettez pas, ô mon divin Sauveur! que je tombe dans une si grande ingratitude; faites que je me regarde comme n'étant plus à moi par aucune chose, mais à vous uniquement, ô mon divin Sauveur!

Ah! Seigneur, vos miséricordes sur moi sont infinies. J'ai mérité des supplices éternels; et vous, Seigneur, par un excès de bonté qui vous est propre, en me pardon-

nant mes péchés, vous ne voulez point que je sorte de votre maison pour les expier. Mes crimes sont grands; mais votre miséricorde est infiniment plus grande, ô mon Dieu! Quelles actions de grâces ne vous dois-je pas rendre!

Mon unique ressource, ô mon divin Sauveur! est de me présenter devant vous avec le sentiment de ma grande faiblesse, de gémir et de crier vers vous de toutes les forces de la charité que vous m'avez donnée, et de vous dire avec humilité: Seigneur, augmentez ma foi; faites que je vous reconnaisse et vous voie sans cesse dans ces pauvres que je sers, afin de m'animer à les servir avec le soin, la vigilance, la reconnaissance et l'application que demande de moi la grandeur de la grâce que vous m'avez faite de me consacrer à leur service.

Faites s'il vous plaît, Seigneur, que mon corps vous soit entièrement sacrifié par l'exercice de la pénitence, par la mortification de mes sens, par l'imitation de votre

pauvreté, par le retranchement de tout ce qui approche la délicatesse du luxe et de l'oisiveté, et par une vie active et laborieuse dans les fonctions de ma vocation d'Hospitalière. Que mon cœur comprenne que sa consécration à votre service l'oblige à ne vivre que pour vous. Enfin, que je fasse connaître par une vie toute opposée à l'esprit du monde et à ses maximes, et conforme aux règles saintes de votre Evangile, que je vous ai pris pour mon partage, et celui à qui je veux plaire. Que je fasse mon étude de me renoncer en toutes choses, ma gloire de porter votre opprobre, mes délices d'avoir part à la mortification de votre croix, afin qu'en vous suivant pas à pas par la voie humble que vous m'avez tracée, et y courant à l'odeur de vos vertus, je puisse enfin arriver jusqu'à vous, pour participer à votre gloire et louer Dieu éternellement avec vous, dans l'unité de votre corps et de votre esprit.

AINSI SOIT-IL.

FIN.